

GROUND CROWN THE ALTAR

musique de HENRY PURCELL

extrait de l'*Ode en l'honneur de l'anniversaire de la reine Mary* (1693)

poème de NAHUM TATE

Crown the Altar,
Deck the Shrine;
Behold the Bright Seraphic throng,
Prepare out Harmony to join;
the Sacred Quire attend too long.
Couronnez l'autel,
Décorez le sanctuaire ;
Voyez la brillante foule séraphique,
Préparez l'harmonie à la rejoindre;
le choeur sacré n'attend que trop longtemps.

TOMBÉAU POUR ALIENOR

poèmes d'OLIVIER PY (2023)

musique de THIERRY ESCAICH

I. OUVERTURE

Dans le silence, entendez-vous, ma voix de marbre ?
Entendez-vous, dans le cœur noir, de la matière
la voix perdue, le chant perdu, de ma prière
comme un oiseau, aveugle et sourd, dans les grands arbres
Connaissez-vous, le soir qui vient, dans l'hiver sombre
Connaissez-vous, le soir qui vient,
et dans l'oubli le grand dessein du créateur
Comme un deuil blanc de blanc linceul de blanches fleurs
les mots enfouis, la vérité, la joie des nombres
J'ai peint dans ma prison des théories d'étoiles
Le ciel, l'or et la nuit ont brodé mon histoire
Mort, où est ton épée ?
Mort, où est ta victoire ?
Tout est écrit là-haut dans l'alphabet astral
tout est écrit là-bas dans l'alphabet d'azur
et la mort a chanté dans le silence pur

II. SOUPIR

Mon cœur est toujours vert et soupire à l'envers
Ce cœur est tout ouvert au paradis sévère
Mon cœur aura vaincu les noirceurs de l'hiver
Le printemps est vécu et le ciel est de verre
Le rêve et la douleur chantent dans leurs envers
L'éternel est frappé au sceau de l'éphémère
Le manteau du désir tendu de bleu revers
abrite nos deux coeurs dans l'espérance mère
Notre chair et nos coeurs dévorés par les vers

font un sonnet de coeur pour aller sous la terre
et vivre de la vie ennuyeuse des vers
que le poète encore refait et veut défaire.
Dans la nuit, j'ai pleuré en tournant mon coeur
vers celui qui de l'absence a fait un hémisphère

III THÉÂTRE

Ma douleur apaisée erre dans les théâtres
parmi les vieux velours et les ors dégrisés
Dans les balcons bleus et les fauteuils rougeâtres
j'oublie enfin la vie et je dors apaisée
J'aime leurs vieux décors et leurs sculptures laides
leur luxe défraîchi de passementerie
Souvent à leurs plafonds je demande de l'aide
et pleure en rêvassant à leurs allégories
Je me compare à eux dont la gloire est passée,
dont l'orgueil poussiéreux est caché sous les plâtres.
Je berce mon chagrin dans leur grandeur lassée.
Là je laisse les morts aller leur vie d'albâtre
hanter les souvenirs de poésie glacée
et dans l'obscurité, je renonce à combattre

IV . DIMANCHE

Aujourd'hui beau dimanche où le soleil est blanc,
le printemps est timide et mes souvenirs pleurent ;
mon corps est endormi et mon esprit est lent.
Je regarde passer les amants et les heures.
Une chanson sans mots s'étrangle en m'appelant.
Elle revient toujours la pensée qui m'écoeure.
Je suis sur la falaise et je prends mon élan,
le silence est plus doux et la mort est meilleure.
Laissez-moi m'envoler, amis, aux coeurs tremblants ;
là-haut le ciel est pur et les archanges pleurent.
Je sourirai pour vous ce soir en m'en allant,
un point d'exclamation à ma passion mineure.
La musique finie en point d'orgue aveuglant,
je veux me retirer dans ma vie intérieure.

V. CARPE NOCTEM

Moi, c'est quand vient la nuit que mon mal est moins lourd ;
là je peux vivre enfin comme une vie sans honte ;
je ne me cache plus, je combats et j'affronte,
je vais sur le chemin, j'efface les retours.
Qu'importe mes échecs, mes rancoeurs, mes faiblesses,
Je suis un chien errant qui a rongé sa laisse ;
j'ai laissé à la nuit mes désirs, mes orgueils,
sacrements d'imposteurs, banalités du deuil.
J'ai revêtu le noir des veuves et des veufs,
je veux de la douleur un plaisir toujours neuf,
le sang entre mes dents, les pleurs entre mes cils.
Aimer l'humanité ce n'est pas difficile,
non le plus difficile est de s'aimer soi-même ;
ce serait la victoire et la grâce suprême.

VI. STABAT MATER

J'ai tenu dans mes bras mon fils agonisant,

j'ai murmuré pour lui une chanson ancienne.
Il est mort, souriant, sans colère et sans chaîne,
et j'ai choisi la pierre où sculpter son gisant.

Stabat Mater dolorosa

Au ciel de mes prisons, j'ai barbouillé l'azur.
Cet azur est plus beau que toutes les promesses
et mes amours chantées valaient toutes les messes.
Stabat Mater dolorosa.
J'ai connu la joie vraie et le courage pur.
Passe les âges comme à jamais dans le tombeau de mon visage.

VII. AZUR

Les chemins effacés sont mangés par les ronces;
le pas de ces armées a perdu son empreinte;
la route où je fuyais elle aussi s'est éteinte,
le récit de ma gloire à se chanter renonce.
Je pense à ses vaisseaux et à leurs équipages,
je revoies ces armées en or et en armure,
à jamais dispersées dans la boue et l'ordure.
On entend plus l'éclat de ces glorieux tapages
et partout le silence étend sa note blanche
quand, sous le gisant froid, mon pauvre cœur s'épanche.

ARIA OGNI VENTO

musique de GEORG FRIEDRICH HÄNDEL

extrait de l'acte II scène 20 tiré de l'opéra *Agrippine*

Ogni vento ch'al porto lo spinga,
Benché fiero minacci tempeste,
L'ampie vele gli spande il nocchier.
Regni il figlio, mia sola lusinga,
Sian le stelle in aspetto funeste,
Senza pena le guarda il pensier.
Quelque soit le vent qui le pousse au port,
et sans se soucier de la tempête qui menace,
le rocher déploie de larges voiles.
Que mon fils règne, c'est là mon seul désir!
Même si les étoiles ont un aspect funeste,
je les regarde sans crainte.

CANTATE AGRIPPINA CONDOTTA A MORIRE (extraits)

Musique de GEORG FRIEDRICH HÄNDEL

Recitativo

Ma pria che d'empia morte
nel misero moi seno
giunga l'atro veleno ;
pria che pallida, esangue,
sparga ne'fati estremi e l'alma e il sangue,
Giove, Giove immortale,
tu che vuoti dall'etra Jupiter,
sopra il capo de 'rei
la tremenda faretra,
tu, che fra gli altri Dei

Mais avant que d'une mort infâme
dans mon sein pitoyable
pénètre le sombre venin;
avant que, pâle et sans force,
je ne rende, dans les affres et les soupirs,
et mon âme et mon sang,
Jupiter immortel, toi qui du haut des cieux
sur la tête des coupables
fais pleuvoir tes flèches terribles,
toi qui parmi les dieux,

di provvido e di gusto hai pregio e vanto,
vendica questo pianto,
e la ragio di cosi acerba pena ;
tuona, Giove immortal, tuona et balena.

Aria Renda cenere

Renda cenere il tiranno
un tuo fulmine crudel ;
giove in ciel, se giusto sei !
In vendetta dell'inganno
usa sdegno e crudeltà,
per pietà de' torti miei.

Arioso et Recitativo Come , O Dio !

Come, o Dio ! Bramo la morte
a chi vita ebbe da me ?
Forsennata, che parli ?
Mora l'indegno, mora ;
che d'empia morte è degno
chi sol brama dodere al moi periglio.
Ho rossor d'esser madre
a chi forse ha rossor d'esser moi figlio.

Recitativo Trema l'ingrato figlio

Trema l'ingrato figlio
plaustro trionfal sponde gemmate,
stridan le ruota aurate,
e superbo, e tiranno,
di tal vittoria altero
giunga cinto d'alloro in Campidoglio ;
che l'ultrici saette
io di Giove non voglio
a fulminare il contumace orgoglio ;
io sola, ombra dolente,
se vuol barbaro Ciel, che si m'accorra,
che il colpevole viva e'i giusto mora.

Aria Su, lacerate il seno

Su, lacerate il seno,
ministri, e chi si fa ?
Usate ogni rigore,
morte vi chiede il core,
e morte date almeno
a chi non vuol pietà.

Recitativo

Ecco a morte già corro,
e d'un figliocrudel sarà pur vanto,
che si nieghi a la madre
e l'onor della tomba e quel del pianto

de providentiel et de juste possèdes le glorieux renom
venge ces larmes
venge la cause d'un si cruel tourment ;
Tonne, Jupiter immortel, tonne et lance ta foudre.

Qu'un seul de tes éclairs terribles
réduise en cendres le tyran,
Ô Jupiter céleste, si tu es juste !
Pour venger la trahison,
laisse aller ta colère et ta rigueur
Par pitié pour les torts que j'endure.

Comment, ô Dieu, je réclame la mort
Pour qui de moi reçut la vie ?
Insensée, que dis-tu ?
Qu'il meure, le pefide, qu'il meure ;
car il est digne d'un affreux trépas,
Lui qui n'a d'autre jouissance que de me faire périr.
Je rougis d'être mère
De qui rougit peut-être d'être mon fils.

Qu'il tremble, ce fils ingrat !
Parmi les clameurs du triomphe retentissent
les roues étincelantes d'or
et superbe, royal
et fier de sa victoire,
le front ceint de lauriers, qu'il monte au Capitole ;
la flèche vengeresse
de Jupiter, non, je n'en veux point
pour foudroyer ce misérable orgueil ;
nulle autre que moi seule, ombre désolée,
puisque le ciel barbare veut que pour mon malheur
le coupable vive quand le juste périt.

Et bien, déchirez ce sein,
Ministres de la mort, qu'attendez-vous ?
Usez de vos rigueurs,
C'est la mort que ce coeur implore,
Accordez au moins de mourir,
À qui ne veut point de pitié.

Me voici, je cours à la mort,
et d'un fils trop cruel ce sera le triomphe
de voir sa mère privée
de l'honneur du tombeau et de celui des pleurs.